Document generated on 06/03/2025 4:06 a.m.

24 images

Spectateur du monde et du cinéma
Rois et Reine d'Arnaud Desplechin

Jacques Kermabon

Number 124, Fall 2005

URI: https://id.erudit.org/iderudit/5203ac

See table of contents

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)
1923-5097 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Kermabon, J. (2005). Review of [Spectateur du monde et du cinéma / *Rois et Reine* d'Arnaud Desplechin]. *24 images*, (124), 57–57.

Tous droits réservés © 24/30 I/S, 2005

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Spectateur du monde et du cinéma

par Jacques Kermabon

Photo : Jean-Claude Lother

Mathieu Amalric. Desplechin atteint une complexité dans la vérité des sentiments, tout en tenant à distance naturalisme et psychologie.

Ainsi, il est encore possible de faire rire et d'émouvoir avec un romanesque aux couleurs de notre temps, d'atteindre une complexité dans la vérité des sentiments tout en tenant à distance naturalisme et psychologie et de nous ébranler durablement sans qu'on puisse véritablement être sûr d'avoir compris comment. ***Rois et Reine*** évite deux écueils opposés sur lesquels échouent trop de films contemporains. Combien sont-ils ceux qui sonnent creux d'une volonté de fantaisie ou d'originalité qui ne se nourrit que d'elle-même tandis que d'autres quémandent un sceau d'authenticité en affichant ostensiblement leur inspiration autobiographique ? On sait pourtant que notre croyance peut s'ancrer dans les événements les plus improbables et que le récit le plus véridique peut apparaître comme artificiel. Tout est affaire de style et plus encore de nécessité. À entendre Arnaud Desplechin, il n'est pas un plan dont il ne puisse expliquer les partis pris, déployer les sens qu'il a voulu y mettre. En même temps, et ce n'est pas seulement l'expression de son élégance, rien de tout cela ne transparaît. Nous sommes au contraire emportés par les péripéties, les destins des personnages qui se croisent, frappés par la force, la palpitation singulière de chaque scène. Car Desplechin est d'abord un spectateur, spectateur du monde et spectateur du cinéma. Il suffit de regarder, de prêter l'oreille. Les vies que l'on croise, celles dont il nous arrive d'entendre le récit, dispensent un inépuisable réservoir de fictions. Elles font écho à des souvenirs de romans, de films, de pièces de théâtre. Les films de Desplechin sont nourris de cette foi dans le rapprochement, l'association.

Rois et Reine orchestre en parallèle deux vies, celles de Nora et d'Ismaël. Ils sont séparés après avoir vécu ensemble durant les plus jeunes années du fils de Nora, Elias, né d'un père mort avant sa naissance, Pierre. L'enjeu est aussi d'associer à chaque destin un genre, de mêler le drame – Nora doit faire face à la mort de son père – et la comédie – Pierre assailli par les impôts et des démons intérieurs se retrouve interné de force dans un hôpital psychiatrique duquel tentera de le sortir son avocat cocaïnomane et survolté. Le pari est que ces deux lignes, aux tonalités opposées, aussi nourries qu'affirmées dans leur cohérence, se répondent. Filiation, transmission, culpabilité, adoption, amours pas toujours synchrones, rancœurs, remords, secrets, passé et présent… Des motifs ainsi tissés naissent rimes et contrepoints. Mais ces effets de sens ne sont pas uniquement le fruit d'un travail concerté, programmé par l'auteur. Nous en produisons notre lot en rêvant la matière prodigue qui nous est offerte, terreau idéal pour notre propension mentale à lire des rapprochements dans le hasard chaotique de la vie.

Nous éprouvons le film comme nous investissons le monde. Aussi vrai que la réalité est habitée de nos chimères, de nos désirs, elle l'est aussi de nos amours, de nos amis, qui nous apparaissent au détour d'une rue alors qu'on les sait pertinemment ailleurs, et de nos morts aussi. On ne s'étonnera donc pas de l'apparition de Pierre dans le couloir de l'hôpital où Nora attend des nouvelles de son père, pas plus que de voir ce dernier dire d'outre-tombe la lettre haineuse qu'il lui a écrite avant de disparaître. Nous sommes au cinéma et Desplechin ne se prive pas de jouer très librement d'une vaste palette, mimant le témoignage frontal ici, imprimant un climat fantastique là, risquant de longs monologues ailleurs.

L'ensemble aurait pu se révéler artificiel, toute cette profusion apparaître comme hétéroclite si la composition n'était tenue plus que par un style, par une exigence. Spectateur de cinéma, Desplechin l'est aussi de son propre film. On sent qu'il a été à l'affût de tout ce qui peut faire vivre le plan et l'éloigner du cliché. Ce peut être une intonation, un geste, un déplacement, un silence, pour restituer le parfum de la matière première du cinéma, ce perpétuel impromptu toujours traversé dans son enregistrement même par des imaginaires et qu'on appelle, faute de mieux, la réalité. Chaque plan est une nouvelle aventure, une partie qu'on remet en jeu, l'exploration de questions, tout autant une énigme à résoudre qu'une opacité à préserver.

Pendant l'écriture de ***Rois et Reine*** avec Roger Bohbot, Arnaud Desplechin avait punaisé au-dessus de son bureau le fameux adage de François Truffaut : « Ne jamais écrire une scène de quatre minutes pour énoncer une seule idée, mais caser quatre idées dans chaque scène d'une minute ». On veut bien le croire.

France, 2004. Ré. : Arnaud Desplechin. Scé. : Desplechin et Roger Bohbot. Ph. : Éric Gautier. Mont. : Laurence Briaud. Int. : Emmanuelle Devos, Mathieu Amalric, Catherine Deneuve, Maurice Garrel, Nathalie Boutefeu, Jean-Paul Roussillon, Hippolyte Girardot. 151 minutes. Couleur.